

Chapitre 1



Je regardais par la fenêtre les garçons qui se dispersaient à la sortie de l'école de brique, de l'autre côté du champ. Notre cours dépassait l'heure prévue. Une fois de plus.

Les filles remuaient sur le siège et jetaient un coup d'œil à l'horloge placée au-dessus du tableau. Mon amie Hafsa soupira.

— Et, finalement, j'ai de mauvaises nouvelles, nous dit M^{lle} Sadia en prenant une pile de feuilles sur son bureau. J'ai terminé de corriger votre examen de math. Il n'y a que cinq d'entre vous qui ont obtenu la note de passage.

Une clameur collective s'éleva de la classe.

— Eh bien! Eh bien! lança-t-elle pour nous faire taire. Cela signifie seulement que nous devons travailler encore. Nous allons le revoir demain, puis nous ferons un autre examen la semaine prochaine.

— Les questions étaient difficiles, me chuchota à l'oreille ma jeune sœur Seema.

Nous nous mîmes en rang le long du tableau, à l'avant de la classe, pour aller récupérer nos examens.

— J'aurais dû rester avec la classe des plus jeunes jusqu'à l'automne, ajouta-t-elle.

— Oh, voyons donc ! Tu sais que tu as probablement réussi, lui murmurai-je. Quand as-tu déjà échoué à un examen ?

Seema remonta ses manches en marchant vers M^{lle} Sadia. Ce n'était qu'en observant les manches que l'on se rendait compte que mon vieil uniforme était trop grand pour elle. M^{lle} Sadia tendit sa copie à Seema. Comme prévu, l'air préoccupé de ma sœur se transforma en un sourire. Son pas était plus léger lorsqu'elle sortit de la classe.

— Je suis désolée de ne pas pouvoir vous aider aujourd'hui, dis-je à M^{lle} Sadia, une fois que la classe fut vide.

C'était la partie de la journée que je préférais, quand toutes les autres étaient parties et que nous restions seules, elle et moi. On aurait dit que l'école poussait un soupir, qu'elle s'agrandissait, sans les 34 élèves de notre classe, entassées à deux par pupitre ; nous remplissions pratiquement chaque centimètre de l'espace.

— Ma mère est alitée, de nouveau, dis-je.

— Le bébé est-il sur le point d'arriver ?

— Oui, alors mon père m'a dit de rentrer à la maison pour surveiller mes sœurs.

— Ton aide va me manquer, Amal, mais il a raison : la famille passe en premier.

Je savais qu'aider sa famille était ce qu'une sœur aînée devait faire, mais ce temps passé après les cours avec M^{lle} Sadia n'était pas seulement agréable : c'était aussi

important. Je voulais enseigner quand je serais grande, alors qui était mieux placé que la meilleure enseignante que j'avais jamais eue pour me montrer le métier ? J'adorais nettoyer les tableaux, balayer le sol et écouter des anecdotes de ses années de collègue. J'adorais la voir réviser les cours qu'elle donnait et les retravailler en tenant compte de ce qui avait fonctionné ou non, la veille. J'ai tellement appris en l'observant. Comment mon père pouvait-il ne pas comprendre ?

— J'apprécierais bien ton aide dans le module de poésie, la semaine prochaine, dit-elle. Certaines élèves ronchonnet à ce sujet. Crois-tu que tu pourrais convaincre Hafsa de faire un essai ? Tu sais comme elle arrive à rallier les autres à son idée. Elle t'écouterà.

— Je crois que cela ne la dérange pas de lire des poèmes. Mais en écrire, cela la rend nerveuse.

— On penserait que tout le monde serait ravi d'écrire des poèmes ! C'est plus court qu'une rédaction !

— C'est différent. Les grands poètes, comme Ghalib, Rumi, Iqbal, avaient des choses à dire.

— Et toi, tu n'as rien à dire ?

— À propos de quoi est-ce que j'écrirais ? dis-je en riant. Mes petites sœurs ? Les champs de canne à sucre et les orangeries de mon père ? J'adore *lire* des poèmes, mais je n'ai pas vraiment de sujet personnel sur lequel écrire. Notre vie est ennuyeuse.

— Ce n'est pas vrai ! Écris à propos de ce que tu vois. Écris à propos de tes rêves. Le Pakistan a été fondé par les rêves des poètes. Ne sommes-nous pas des habitants de la même terre ?

La façon dramatique de parler de M^{lle} Sadia était l'une des raisons pour lesquelles je l'adorais, mais je n'étais pas convaincue. Ce n'est pas que je n'étais pas fière de ma famille ou de notre vie. J'avais la chance de faire partie de l'une des familles les plus prospères de notre village punjabi, mais cela ne changeait rien au fait que je vivais dans un village tellement petit qu'il n'était même pas représenté par un point sur une carte géographique.

Je promis tout de même de parler à Hafsa.

C'est ce dont je me souviens le plus de ma dernière journée à l'école : l'odeur du tableau poussiéreux, le bruit des élèves qui s'attardaient à l'extérieur et, surtout, le fait que je tenais pour acquise ma vie ordinaire.

Chapitre 2



Je cours sur le sentier de gravier pour rattraper Seema et Hafsa. Le soleil flamboyait au-dessus de nous, réchauffant mon tchador et mes cheveux, en dessous.

— Je vais acheter à M^{lle} Sadia l'une de ces cloches que l'on voit à la télé. Tu sais, celle qui sonne une fois que la classe est finie? ronchonna Hafsa.

— Elle ne nous fait pas toujours rester après l'heure, protestai-je.

— Tu te rappelles, la semaine dernière? dit Hafsa. Elle continuait de parler encore et encore à propos des constellations! Quand je suis arrivée à la maison, mes frères avaient eu le temps de se changer et avaient fait la moitié de leurs devoirs.

— Mais, n'était-ce pas intéressant? demandai-je. La façon dont les étoiles nous aident, la nuit, lorsque nous sommes égarés et nous racontent toutes sortes d'histoires?

— Pourquoi aurais-je besoin de savoir comment relier les points dans le ciel? Je veux être le premier médecin de ma famille. Et pas la première astronaute, dit Hafsa.

Hafsa et moi étions amies depuis si longtemps que je ne me souvenais pas du temps où nous ne nous connaissions pas, mais lorsqu'elle parlait ainsi, je ne la comprenais pas du tout. Contrairement à Hafsa, je voulais connaître tout ce qu'il y avait à connaître. À quelle vitesse les avions volaient-ils? Pourquoi certains laissaient-ils une traînée de nuages derrière eux, et d'autres non? Où allaient les coccinelles quand il pleuvait à torrents? Comment était-ce de marcher dans les rues de Paris, de New York ou de Karachi? Il y avait tant de choses que je ne connaissais pas que, même si je passais ma vie à essayer de les connaître, je ne pourrais qu'en apprendre une petite partie.

— Comment va ta mère? demanda Hafsa. Ma mère a dit qu'elle a mal au dos.

— Ça empire, répondis-je. Hier, elle n'a pas pu sortir du lit.

— Ma mère affirme que c'est bon signe. Les maux de dos signifient que c'est un garçon, dit Hafsa. Je sais que cela ferait le bonheur de tes parents.

— Ce serait agréable d'avoir un frère.

— Voilà! Regarde la porte! dit Hafsa lorsque nous atteignîmes la courbe menant à nos maisons.

Elle montra du doigt l'immeuble qui s'élevait à côté de la mosquée du village. Jamais auparavant un immeuble n'était apparu ainsi sans explication. Deux semaines plus tôt, des fondations de béton avaient été coulées dans le champ où nous jouions au soccer. La semaine suivante, des murs de brique et des fenêtres étaient apparus, et aujourd'hui, il y avait une porte: peinte en vert lime!

— As-tu une idée de ce que ça peut être? lui demandai-je.

— Oui.

Hafsa sourit. S'il n'en tenait qu'à elle, elle se tiendrait en permanence à proximité des caisses de fruits au marché de ses parents, écoutant le moindre comméragé.

— Sahib Khan construit une usine, précisa-t-elle.

Je roulai les yeux. Les rumeurs et les comméragés faisaient partie de la vie dans notre village. Certaines conversations étaient ordinaires, comme l'état des récoltes ou la météo, mais d'autres portaient sur Sahib Khan, le puissant propriétaire de notre village.

— Pourquoi construirait-il une usine ici? Il en a plein à Islamabad et à Lahore, dit Seema. Ce qu'il nous faut, c'est une clinique. Regarde comme Amma a mal au dos. Le médecin du village est bon, mais le village a besoin d'une vraie clinique.

— Crois-tu vraiment que Sahib Khan ferait quoi que ce soit pour nous aider? demanda Hafsa avec mépris.

— Peut-être, n'est-ce pas lui qui construit l'usine? suggérai-je.

— Regarde la porte verte raffinée! Qui d'autre a du temps et de l'argent à gaspiller comme ça? Tu sais que j'ai raison.

Quand une situation était inexplicable, on montrait toujours du doigt Sahib Khan. C'était un homme mystérieux dont j'avais entendu parler toute ma vie, mais que je n'avais jamais vu. Quand j'étais plus jeune, il semblait grand et effrayant, comme un personnage d'une histoire d'horreur.

— Bien sûr! C'est celui qui souffle du feu lorsqu'il parle, n'est-ce pas? dis-je en roulant les yeux.

— N'a-t-il pas cueilli tous les fruits du goyavier de Naima? demanda Seema en faisant un clin d'œil.

— J'ai entendu dire que c'est à cause de lui si nous n'avons pas eu de pluie depuis des mois, poursuivis-je.

— Je ne décide pas de ce que j'entends, dit Hafsa d'un ton vexé. Je ne fais que le rapporter.

— Nous apprendrons bien assez tôt de quoi il retourne, dis-je en prenant Seema par le bras. Mais, entre-temps, espérons que ce sera une clinique.

La maison d'Hafsa était la première sur notre route, juste après le bureau de poste. Puis c'était la mienne. Je la vis de loin. Grise comme les autres du voisinage, à part les roses que ma mère avait plantées dans les plates-bandes, juste avant ma naissance; elles fleurissaient encore tous les printemps, vers cette époque de l'année, immanquablement. C'est pourquoi le printemps était ma saison préférée.

Mon ami Omar nous dépassa à vélo, dans son uniforme scolaire bleu et kaki. Il actionna sa cloche trois fois, signal pour nous rencontrer. Le ruisseau. C'est là qu'il s'en allait.

— Oh non, m'écriai-je en regardant dans mon sac de livres. J'ai laissé mon examen en classe.

— Encore? dit Hafsa en fronçant les sourcils.

— Dis à Amma que je ne tarderai pas, lançai-je à Seema.

Seema hésita. Notre père serait bientôt à la maison, mais elle savait qu'Omar ne faisait pas tinter sa cloche de bicyclette trois fois si ce n'était pas important.

— D'accord, dit Seema en hochant la tête. Dépêche-toi.

Chapitre 3



Omar m'attendait près de l'étroit ruisseau qui sillonnait notre village. C'était l'un de nos lieux de rencontre habituels, la zone boisée à proximité des champs de mon père, là où les plants de canne à sucre verdoyants rencontraient les orangeraias qui se profilait à l'horizon. Cette zone était assez éloignée du cœur des champs où nos ouvriers passaient le plus clair de leur temps à fertiliser la terre et à entretenir les bosquets et les plants, mais même si les ouvriers s'aventuraient jusqu'au bout, les arbres étaient grands et feuillus, et ils nous cachaient à leur vue.

— Je l'ai apporté! me dit-il lorsque je m'approchai et m'assis près de lui sur l'arbre tombé qui servait de pont pour enjamber le ruisseau.

Il me tendit un livre à la couverture orange brûlé. Je passai ma main sur le lettrage en relief. Les œuvres complètes d'Hafiz. Nous avons une petite collection de livres dans notre classe, mais ce n'était un secret pour personne que l'école des garçons disposait d'une bibliothèque beaucoup mieux garnie.

— Alors, qu'en penses-tu? lui demandai-je. Quel a été ton poème préféré?

— Mon préféré? dit-il en fronçant les sourcils.

— Omar! m'exclamai-je. Tu n'as lu aucun des poèmes?

— Je t'ai apporté ce que tu aimes. Ça ne veut pas dire que je doive le lire.

— Oui, il le faut, affirmai-je en le poussant du doigt. J'ai besoin de quelqu'un avec qui en parler.

— D'accord, dit-il en levant les mains en signe de capitulation. J'en lirai quelques-uns une fois que tu l'auras fait. Je suis un si bon ami que ça.

Les cheveux sombres d'Omar semblaient presque bruns sous le soleil éclatant d'après-midi. En le regardant, je fus frappée par le fait qu'il était injuste que Dieu m'ait donné l'amitié de quelqu'un qui me comprenait complètement, mais qui était un garçon.

« Amal, je sais que c'est ton ami, mais tu n'es plus une petite fille », m'avait sermonnée ma mère, quelques mois plus tôt, lorsque j'avais eu douze ans. « Tu ne peux plus passer tout ce temps avec lui. »

« Mais il est comme notre frère », avais-je protesté. « Comment puis-je ne pas le voir? »

« Bien sûr, tu vas le voir autour de la maison : certaines conversations ne peuvent être évitées. Mais marcher sur le chemin de l'école ensemble, parler librement comme vous le faites... les gens vont commencer à cancaner, s'ils ne le font pas déjà. »

Omar et moi sommes nés à trois jours d'intervalle. Il vivait avec sa mère, notre servante Parvin, dans la remise située derrière notre maison. Ils y avaient emménagé après le décès de son père, et je n'avais jamais connu la vie sans lui. Il faisait partie de qui j'étais. Je ne pourrais

pas obéir à ce règlement. Ni Omar. Alors, maintenant, nous nous rencontrions en secret pour discuter, pour nous écouter l'un l'autre, pour rire.

— J'ai dit à M^{lle} Sadia que je ne pourrais pas rester après la classe, lui confiai-je. J'espère que ce ne sera que jusqu'à ce que le bébé arrive, mais mon père dit qu'il faudra voir comment vont les choses.

— Une fois que tout sera rentré dans l'ordre, il changera d'idée.

— J'espère que tu as raison, dis-je.

— Ton père en avait probablement assez parce que Safa avait encore laissé le poulailler ouvert. Tu sais que tu es la seule qui puisse suivre le rythme de Safa.

— Omar, elle n'a pas fait ça!

J'essayai de garder mon sérieux, mais je ne pus m'empêcher de sourire. Ma sœur cadette *était* une source constante de drames dans la maison.

— Tu vois? Tu sais que j'ai raison. Ton pauvre père a probablement passé la matinée à courir après les poules et à s'excuser auprès des voisins.

— Il faut que tu arrêtes ces conspirations incessantes à propos de Safa, lui dis-je.

— Ah! dit-il en souriant. Je vais devoir devenir avocat. Safa aura besoin d'une équipe d'avocats pour se tirer de tous les ennuis qu'elle crée.

— Elle n'a que trois ans!

Je lui donnai un petit coup, mais soudain, ce fut comme si on m'enlevait un poids: il avait raison. Et puis, mon père finissait habituellement par céder, si nous plaidions suffisamment notre cause.